

"Les affects ont-ils un statut particulier dans le cas de la pulsion d'agression ? La question de la colère"

Ce texte est le contenu développé de l'intervention faite dans le cadre de la formation Apertura sur le thème **"Aïe ces émotions ! Le devenir des affects sur le divan"**, le 19 juin 2024

Philippe Breton

Psychanalyste, professeur émérite à l'université de Strasbourg, membre de la Fédération européenne de psychanalyse.
(phbreton@club.fr)

Introduction

Cette intervention s'articule autour de la « pulsion d'agression ». La question posée est celle de savoir quelle forme prend l'affect dans ce cadre. C'est l'occasion de reprendre la notion d'émotion, dans son lien avec l'affect. On proposera ici de disjoindre l'affect (comme état) et l'émotion (comme entité réactionnelle). Le thème qui sert de support à la réflexion ici sera la *colère*, y compris l'exposition à la colère dans le cadre de la cure. On distinguera une « colère pulsionnelle » de l'ordre de l'affect et une « colère réactionnelle », de l'ordre de l'émotion.

1 - La pulsion d'agression

Il faut attendre le tournant de 1920 pour que l'agression, la poussée agressive, ait, pour Freud, le statut de pulsion, non pas à part entière, mais comme l'une des manifestations les plus importantes de la pulsion de mort :

« le penchant à l'agression est une prédisposition pulsionnelle originelle et autonome de l'Homme... Cette pulsion d'agression est le rejeton et le représentant principal de la pulsion de mort » page 64, *Le malaise dans la culture* (1931), PUF, 1995

Cette pulsion répond aux caractéristiques générales que Freud pose : origine organique, force de poussée constante, recherche d'un but (la satisfaction), choix d'objet.

Mais aussi cet élément important : la poussée qui la porte est d'intensité variable selon les individus et leur constitution. Cette intensité initiale va évidemment jouer un rôle dans la suite de l'histoire de la personne et de la façon où sa pulsion d'agression sera mis au service de différents destins. On peut déduire de ce rappel l'hypothèse que la force de cette poussée conditionnera la puissance de sensation que l'affect correspondant fera ressentir.

Lorsque Freud écrit son roman psychanalytique sur Léonard de Vinci, il note que l'artiste a un caractère particulier marqué par une « certaine inactivité », que l'on peut expliquer par une faible intensité de la pulsion d'agression qui lui est propre, qu'elle soit constitutionnelle et/ou du fait de son histoire psychique :

« Le caractère de l'homme Léonard présente encore mains autres traits inhabituels et contradictions apparentes. Une certaine inactivité et indifférence semblait indéniable chez lui. À une époque où chaque individu cherchait à s'assurer le plus large espace pour son activité, ce qui ne peut aller sans un déploiement énergie d'agression contre d'autres, il frappait par son humeur paisible et pacifique, son évitement de toute antagonisme et de toute querelle », page 65, Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci, Gallimard, 1987

10 – La pulsion d'agression est partout !

La pulsion d'agression, dans la dernière topique de Freud, va prendre une place considérable du fait que l'agression n'est plus conçue uniquement comme ayant un destin tourné vers l'extérieur, vers les autres – c'est là une vision classique de la psychologie – mais désormais comme tournée vers l'intérieur, contre soi.

Dans son destin tourné vers l'extérieur, la pulsion d'agression va prendre toutes sortes de formes, comme le résumant bien Laplanche J. et J.-B. Pontalis, qui y voit une

« tendance ou ensemble des tendances qui s'actualisent dans des conduites réelles ou fantasmatiques, celles-ci visant à nuire à autrui, le détruire, le contraindre, l'humilier etc. l'agression connaît d'autres modalités que l'action motrice violente et destructrice ; il n'est aucune conduite aussi bien négative (refus d'assistance, par exemple) que positive, symbolique, (ironie, par exemple) qu'effectivement agie, qui ne puisse fonctionner comme agression. » page 12, Vocabulaire de la psychanalyse, PUF, 1967

Dans son destin intérieur, cette pulsion va apparaître sous plusieurs formes, comme celle d'une auto-agression du moi (deuil, mélancolie, culpabilité) par un surmoi cruel, ce que Freud appelle le « masochisme moral », ou dans son nouage avec la sexualité dans un équilibre délicat et toujours précaire.

On voit donc que la pulsion d'agression est au fond partout dans l'appareil psychique, en tout cas à plusieurs lieux particulièrement stratégiques.

De ce constat on peut tirer une deuxième hypothèse : si la pulsion d'agression est partout, dans l'inconscient, dans le moi, dans le surmoi, les affects qui en sont une des deux formes de présence, avec la représentation, seraient donc eux aussi partout. Nous sommes intérieurement imprégnés de ces affects.

Je voudrais illustrer ce qui vient d'être dit par trois exemples, afin de montrer cette omniprésence de la pulsion d'agression et donc des affects qui l'accompagnent :

1. Le premier est celui du nouage avec la libido, la pulsion sexuelle
2. Le second est la question de la répression des pulsions agressives de l'enfant, notamment celles qui sont mobilisées lorsque celui-ci se voit refuser par les adultes le déploiement massif de ses exigences narcissiques.
3. Le troisième est celle de l'usage que fait le surmoi des pulsions agressives, en les retournant donc contre le moi

11 - Le nouage de la pulsion d'agression avec la pulsion sexuelle

L'exemple du nouage de la pulsion d'agression avec la libido montre l'importance de la présence de la pulsion d'agression dans l'appareil psychique. Freud fait cette observation qui ne manque pas d'avoir des résonances dans le climat des mœurs actuelles :

L'Homme « compte aussi à juste titre parmi ses aptitudes pulsionnelles une très forte part de tendances à l'agression. En conséquence de quoi le prochain n'est pas seulement une aide et un objet sexuel possibles, mais aussi une tentation, celle de satisfaire sur lui son agression, d'exploiter sans dédommagement sa force de travail, de l'utiliser sexuellement sans son consentement, de s'approprier ce qu'il possède, de l'humilier, de lui causer des douleurs, de le martyriser, et de le tuer. Homo homini lupus » page 53-54, *Le malaise dans la culture* (1931), PUF, 1995

Pour Freud, l'activité sexuelle est inséparable de la mobilisation de la pulsion d'agression. Le nouage de la pulsion d'agression avec la libido, son dénouage aussi, va permettre de mieux expliquer certaines manifestations de l'esprit humain, même si c'est au prix d'une complexification du modèle topique. L'équilibre des pulsions apparaît comme une donnée essentielle :

« Des modifications dans la proportion de mixtion des pulsions ont les conséquences les plus tangibles. Une adjonction plus forte d'agression sexuelle transforme l'amoureux en meurtrier lubrique, un fort abaissement du facteur agressif le rend timide ou impuissant » Freud, page 24, *Abrégé de psychanalyse*, L'Herne, 2015

Un bon équilibre, un équilibre « normal » des pulsions passe par un processus de « sublimation » de la pulsion d'agression :

« Même l'instinct sexuel, comme nous le savons, ne peut agir sans une certaine dose d'agression. Par conséquent, il y a dans la combinaison normale des deux instincts une sublimation partielle de l'instinct de destruction. » page 291, « Le problème économique du masochisme », (1924), in *Névrose, psychose et perversions*, PUF, 1973

L'apport de la psychanalyse aux débats actuels sur les violences sexuelles est à négocier, au vu de cette position de Freud, avec beaucoup de diplomatie.

12 - Les enjeux de la répression des pulsions agressives de l'enfant

Autre lieu, ou plutôt moment, où la pulsion d'agression joue un rôle essentiel dans l'appareil psychique dont Freud nous propose l'anatomie, celui où le petit enfant se voit opposer les premiers empêchements à l'extension de son principe de plaisir.

« contre l'autorité qui empêche l'enfant d'accéder aux premières satisfactions, lesquelles sont par ailleurs les plus significatives, il s'est forcément développé chez lui un degré considérable de penchant à l'agression, quelle que soit l'espèce de pulsion sur laquelle portent les renoncements exigés » Page 72, *Le malaise dans la culture* (1931), PUF, 1995

Le schéma freudien place la naissance de l'agression – ou le premier emploi d'une pulsion qui serait

déjà ancrée dans le ça archaïque -, dans la réponse que l'enfant fait à l'autorité lorsque celle-ci borne l'extension autrement infinie de son plaisir narcissique. L'enfant répond à cette contrainte répressive par l'appel à ce que Freud nomme une « *pulsion agressive et vindicative* », qui peut s'exprimer de multiples façons, au sein de mille comportements.

L'affect qui accompagne l'agression qui potentialise le déploiement de la pulsion d'agression dans ce moment particulier est connu, au moins sous la forme émotionnelle qu'il prend : la colère, la fameuse colère du petit enfant dont on réprime le désir de déploiement infini.

Le déploiement, à cette occasion, de cette pulsion d'agression se heurte potentiellement, en retour, à l'autorité (qui peut être le père, la mère, ou toute figure légitime de ce point de vue pour l'enfant), dans une *spirale* que vient interrompre le moment de la construction du surmoi, qui prend le relais de l'autorité, et qui en intériorise, ou pas d'ailleurs, les injonctions.

La sortie de ce schéma de développement normal que nous propose Freud autorise cependant des dérives névrotiques, en lien avec le refoulement raté de la pulsion d'agression dans l'inconscient. Elle autorise également la sortie psychotique « *où les pulsions ont connu un extraordinaire renforcement* » (page 133, Abrégé, oc).

Mais, à mon sens, il peut également être le point de départ d'un *échappement* dans la mesure où, mal contrôlée initialement par l'autorité, ou peu prise en charge par le surmoi, la pulsion d'agression se transforme en quantité d'énergie disponible pour une agression concrète¹. La question de savoir si cet échappement est du côté de la psychose reste ouverte.

Dans ce sens la « violence fondamentale », pour reprendre la notion du psychanalyste Jean Bergeret, est susceptible, comme on vient de le voir, de se construire un destin propre dans l'histoire du sujet².

13 – La mobilisation de la pulsion d'agression par le surmoi

Nous l'avons vu, l'agression, la pulsion agressive, est très présente en divers lieux et moments du psychisme. Dans sa seconde topique, Freud propose un appareil descriptif du psychisme qui fait une place importante à la trilogie ça/moi/surmoi, qui se superpose aux notions préalables d'inconscient, de conscient et de préconscient. Le surmoi devient une instance essentielle, notamment dans la dynamique de développement de la personne. Il forme, entre autre, une sorte d'instance judiciaire chargé de canaliser les poussées par nature amORALES du ça.

« *Du point de vue de la restriction pulsionnelle de la moralité, on peut dire : le ça est totalement amoral, le moi s'efforce d'être moral, le surmoi peut devenir hyper moral et alors aussi cruel que seul le ça peut l'être* » page 115-116, *Le moi et le ça* (1923), Payot, 2010

Les moyens que se donne le surmoi peuvent être cruels et relèver de l'agression (retournée contre soi). Dans le cas de la mélancolie, Freud découvre un

1- Cette question n'est évidemment pas sans intérêt quand on sait l'importance qu'elle a dans la description anthropologique de la violence et de l'homicide. Voir à ce propos mon texte « Prolégomènes pour une clinique de l'homicide. Entre surmoi, conscience morale et normes sociales intériorisées, apports croisés de la psychanalyse et de l'anthropologie » Ce texte est le contenu développé de mon intervention dans le cadre du Diplôme Universitaire « les Bases Conceptuelles des Psychothérapies Analytiques » 2023-2024, le 24 novembre 2024.

2 - Jean Bergeret, *La violence fondamentale, l'inépuisable Oedipe*, Dunod, 1984

« surmoi excessivement fort, qui s'est annexé la conscience, fait rage contre le moi avec une violence impitoyable, comme s'il s'était emparé de tout le sadisme disponible dans l'individu. Suivant notre conception du sadisme, nous dirions que la composante destructrice s'est retranchée dans le surmoi et s'est tournée contre le moi. Ce qui maintenant règne dans le surmoi c'est, pour ainsi dire, une pure culture de la pulsion de mort, et en fait il réussit assez souvent à mener le moi à la mort, si ce dernier ne se défend pas à temps de son tyran, en virant dans la manie » page 113, *Le moi et le ça* (2023), Payot, 2010

Dès lors, nous dit Freud, le surmoi utilise l'énergie de la pulsion d'agression dont il est destinataire, pour la mettre au service de la répression qu'il exerce contre les autres instances psychiques. Dans une étape ultérieure, le surmoi se transforme en « conscience morale » et Freud va étendre le champ du surmoi au champ social, politique, le fameux « surmoi-de-la-culture ».

Freud tirera même une conclusion, un peu mécaniste dans sa formulation, mais éclairante dans l'analyse des comportements sociaux :

« Il est remarquable que plus un homme restreint son agression envers l'extérieur, plus il devient sévère, donc agressif, dans son idéal du moi. (...) plus un homme maîtrise son agression, plus intense devient la tendance agressive de son idéal contre son moi. C'est comme un déplacement, un retournement sur le propre moi » page 115-116, *Le moi et le ça* (1923), Payot, 2010

En conclusion de cette première approche de la pulsion d'agression, qu'avons-nous ouvert comme pistes du point de vue des affects ?

- D'abord le constat, d'une part que la pulsion d'agression n'a pas la même force selon les individus, mais que, d'autre part, quelque soit la force de la poussée initiale, cette pulsion, du fait de la nature de l'esprit humain, a une présence forte, en différents lieux et moments importants du psychisme. La piste ici va du côté de la métapsychologie.
- Ensuite nous avons dit peu, à ce stade, sur la forme ressentie prise par les affects, lorsqu'ils se nouent aux affects de la pulsion sexuelle. La piste ouverte va du côté du sadisme et du masochisme. Mais nous avons la piste d'un échappement à tout nouage de la pulsion d'agression, qui retrouve en quelque sorte son autonomie initiale.
- Enfin nous avons localisé une forme émotionnelle spécifique prise par l'affect de la pulsion d'agression, la colère de l'enfant. Je vous propose de suivre cette piste.

2 – Entre affect et émotion, la question de la colère

Comment se manifeste l'affect dans le cadre de la pulsion d'agression ? Est-ce que la question de la colère ne nous aide pas à répondre à cette question ?

20 - La pulsion, entre représentation et affect

Revenons un instant sur la description que fait Freud de la pulsion, dont il nous dit à la fois qu'elle reste logée dans l'inconscient et qu'elle apparaît à la conscience sous deux aspects, la *représentation* (images, mots) et l'*affect* qui relève de l'ordre de la sensation.

Autant la représentation, sous l'empire d'un refoulement, peut retourner dans l'inconscient, autant ce mécanisme d'invisibilisation, pour Freud, ne vaut pas entièrement pour la dimension de l'affect :

« Il est tout de même dans la nature d'un sentiment d'être ressenti, c'est-à-dire connu de la conscience. La possibilité d'une inconscience disparaîtrait donc totalement pour les sentiments, sensations et affects » page 68, L'inconscient, Payot, 2013

Cette proposition a des conséquences fortes. Compte-tenu d'une part de la poussée constante de la pulsion d'agression, et d'autre part de sa présence, par étayage, mixtion, ou ayant son destin propre, en plusieurs lieux stratégiques de l'appareil psychique, cela signifie que l'affect corresponant, qui est l'un de ses deux modes d'apparition, est ressenti consciemment dans un grand nombre d'activités et d'investissements.

Pour le dire autrement, nous vivons en permanence avec le ressenti pulsionnel de notre pulsion d'agression, chacun à notre manière et ce, de façon consciente, ou mieux, préconsciente. Ce ressenti pulsionnel est un bruit de fond qui va donner sa marque, sa coloration à l'ensemble d'une personnalité et de ses actions. Ceci est particulièrement vrai dans le cas de la pulsion d'agression.

21 - Une distinction entre affect et émotion

Mais alors quel rapport avec l'émotion ? Il serait tentant de poser une équivalence entre « affect » et « émotion », terme familier, largement porté par la psychologie et, au delà, par la culture commune. Notre démarche serait en apparence facilitée, mais, en réalité, cela conduit à plus d'obscurcissement dans un domaine qui n'est déjà pas très accessible.

Une différence entre ces deux notions apparaît immédiatement. L'émotion est ponctuelle, c'est une quantité discrète (au sens de discontinue). Elle surgit, puis disparaît, dans une scansion souvent réactionnelle à un événement extérieur (une rencontre, un trauma, l'exposition à un événement indésirable ou bouleversant). L'affect, dans la mesure où il est un mode d'apparition de la pulsion, et que celle-ci exerce une poussée constante (même refoulée), est un « ressenti continu », permanent, toujours présent. Son intensité peut varier, en rapport direct avec la dynamique de l'intensité pulsionnelle, mais sa présence est constante.

Cette distinction entre affect et émotion permet, en retour, de mieux saisir l'articulation de ces deux niveaux de ressenti dans la conscience. L'émotion existe bien hors de l'affect, mais elle n'existe pas sans lui. Sans la charge de l'affect, donc de la pulsion, pas d'émotion. C'est l'affect qui procure la forme et l'énergie à l'émotion. L'émotion peut ainsi, dans ce cadre, être une instance réactionnelle aux événements extérieurs.

22 - La colère, forme de l'affect ?

Quelles formes prennent l'affect et l'émotion dans le cadre de la pulsion d'agression ? C'est à ce point précis que l'on peut introduire la *colère*. Je ferai ici l'hypothèse que la colère est une bonne candidate à être une des formes émotionnelles prise par l'affect de la pulsion d'agression. Ce n'est

sans doute pas la seule forme possible, la seule apparition sous l'angle de l'affect de cette pulsion. On pourrait par exemple suivre la piste de l'*irritabilité*, mais elle nous conduirait sans doute au même point car je pense que la colère reste la principale forme de cet affect.

Je voudrai également proposer de garder le même terme pour désigner l'affect proprement dit (la colère comme affect spécifique de la pulsion d'agression, et pour désigner l'émotion qui prolonge l'affect.

La colère, phénomène bien connu et documenté, fait l'objet, bien avant la psychanalyse, d'une longue réflexion, en philosophie, en morale, en littérature, en histoire et en anthropologie aussi. Elle fait l'objet de représentations picturales ou sert de thème à des fictions littéraires et cinématographiques. On a aussi étudié ses ressorts biologiques. La psychologie s'en est emparée et distingue entre la colère rentrée ou étouffée, la colère qui s'exprime sous forme de rage, ou, à un niveau supérieur, de fureur.

23 - La colère « bouillonnement de la partie irascible »

Comme l'a dit finement Sénèque, (De la colère, I, 18) « *la colère veut que l'on trouve ce qu'elle a décidé* ». La colère représente un moment essentiel de l'action violente, préalable le plus souvent à l'acte d'agression proprement dit, mais sans qu'elle débouche nécessairement sur une action violente. Son absence, ou son invisibilité, est remarquée, lorsqu'un acte violent est commis de sang-froid, c'est à dire sans colère préalable. Sa simple effectuation peut constituer une violence en soi pour l'interlocuteur auquel elle s'adresse. Il y a donc une colère qui, en soi, est déjà une agression (contre les autres ou contre soi), et une colère qui s'exprime par le débouché de l'agression effective, physique.

Évagre le Pontique (346-399), moine du IV^e siècle ayant vécu dans le désert d'Égypte, fut à l'origine de la transformation de la colère en péché capital, dans un contexte où, depuis l'Antiquité, et cela durera encore jusqu'au moyen âge, la colère pouvait aussi être l'objet d'une valorisation sociale, comme qualité du guerrier. La définition qu'il propose de la colère est probablement celle qui résonne le mieux avec notre approche, lorsqu'il voit en elle : « *un bouillonnement de la partie irascible et un mouvement contre celui qui a fait du tort ou paraît en avoir fait* »³. Il ajoute au passage que la colère engendre la tristesse.

Cette observation met en avant la « partie irascible » de l'âme, ce qui est bonne intuition de l'existence de la pulsion d'agression. Elle fait ressortir également la dimension de projection qui est souvent présente dans la colère, en distinguant le tort fait et le tort attribué. Quant à la tristesse, elle revoie à la dimension toujours un peu maniaco-dépressive de la colère, où à l'acmé succède souvent une retombée éventuellement mélancolique. Freud l'évoque, par exemple dans L'Abrégé, au chapitre sur les pulsions, quand il parle de la « rage » et qu'il soutient de façon un peu inattendue que « *retenir l'agression est généralement malsain et a un effet pathogène* » carnets de l'Herne, 2025, page 25, ce qui est au fond le cas de toute colère sans débouché extérieur.

Sa transformation en péché mortel par l'Eglise, sous son impulsion, pourrait être interprétée sous l'angle du refoulement. Enfin, le refus total de la colère, sa mise au ban, correspond, sur le plan de l'anthropologie de la violence, un moment essentiel de ce que Norbert Elias a appelé le processus de pacification des mœurs qui parcourt tout l'Occident jusqu'à aujourd'hui, et dont le geste moral d'Évagre le Pontique pourrait bien être un des points de départ.

3 - Évagre le Pontique, Traité pratique, ch. 11 (Guillaumont, Sources chrétiennes, 171), pages 517-519

24 - La première colère, déclencheur de la pulsion d'agression

La colère est bien sûr présente chez Freud, notamment quand il pointe ce moment charnière, qui va se répéter dans le temps, où le petit enfant, déployant tout azimut ses désirs sans limite, se confronte à un point d'arrêt, le plus souvent du père ou de la mère et se trouve dans l'obligation du renoncement. C'est à ce moment, où ses passions égoïstes rencontrent un obstacle, qu'il développe ce que Freud appelle un « *degré considérable de penchant à l'agression* ».

Une question, mais ce n'est pas ici la plus importante, est celle de savoir si ce point d'arrêt, cette répression, se fait à l'intérieur du cadre oedipien, ou s'il en échappe, apparaissant ainsi comme une pure violence à l'égard de ceux qui forment un obstacle à ses desseins, indépendamment d'un rapport objectal oedipien (possibilité ouverte par Jean Bergeret). A cet égard, le tableau de Jérôme Bosch commenté en annexe peut s'interpréter aussi bien dans le cadre oedipien qu'en dehors.

Quoi qu'il en soit du cadre oedipien ou non, cette première répression des pulsions enfantines, n'est pas l'origine de la pulsion d'agression, ni sa cause, ni ne participe à sa genèse. La pulsion d'agression est une expression de l'organique, elle est préalable et donc constitutive de l'être, dès la naissance et sans doute bien avant. Elle est, en terme de métapsychologie, une alternative à la vie elle-même.

25 - Une colère archaïque ?

Ce que l'enfant déploie à l'occasion de cette première répression massive, c'est une émotion qui puise sa force et sa forme dans le fond pulsionnel d'agression dont il est préalablement porteur et dans l'affect qui lui correspond. La forme de cette émotion est bien la colère, qui se traduit par un investissement corporel, notamment de la musculature (qui donne ce côté si spectaculaire à la colère de l'enfant, lorsqu'il crie et se roule par terre par exemple, et que l'on retrouve bien dans le délié corporel du personnage de Bosch – en contraste avec le côté figé du personnage objet de sa colère).

Autrement dit, il se pourrait que nous naissions porteur de la pulsion d'agression, que nous naissions en colère, porteur d'une colère, avant même que la pulsion ne se forme en représentation. Dans ce sens il y a peut-être une antériorité d'apparition de l'affect par rapport à la représentation. L'objection à cette affirmation serait que la pulsion d'agression, comme avatar de la pulsion de mort, ne doit attendre une élaboration psychique ultérieure - dans le schéma oedipien ? - pour s'exprimer sous la double forme d'une représentation ou d'un affect.

Cette hypothèse d'un caractère archaïque de la colère, formulée avec insistance par Jean Bergeret, sous le concept d'un « *instinct violent fondamental* », possiblement mal intégré dans le futur psychique du sujet, n'est pas sans rapport avec la question que j'aborderai plus tard, de la position du psychanalyste face à la colère du patient. Et d'ailleurs, l'affect qui lui est associé répond lui aussi, selon Freud, à une histoire ancienne en ce qu'il serait « *reproduction d'événements anciens d'importance vitale* »⁴, remarque qui nous met sur une piste passionnante.

Le poète s'en est en tout cas emparé, en dépeignant, comme le fait Christopher Marlowe, la colère sous un angle archaïque : « *Je suis la colère. Je n'ai eu ni père ni mère. J'ai bondi de la gueule d'un lion quand j'étais à peine âgé d'une heure., Et depuis lors, je n'ai fait que courir le monde avec cette paire de rapières, me blessant moi-même quand je n'avais personne avec qui me battre. Je*

4 - Point rappelé par Laplanche J. et J.-B. Pontalis, in Vocabulaire de la psychanalyse, PUF, 1967, page 12

*suis né en enfer ; pensez-y, car il y en aura un parmi vous qui sera mon père »*⁵.

26 - Colère pulsionnelle et colère réactionnelle

Afin d'y voir plus clair, et aussi pour sortir du schéma habituel qui présente la colère exclusivement sur le modèle stimulus-réponse, je propose de distinguer ici deux modalités de la colère, la colère comme *état*, avec toute la permanence que cela suppose, et la colère comme *réaction*, à un événement extérieur. La première serait synonyme de l'affect, C'est la deuxième qui pourrait avoir le statut d'émotion.

Autrement dit, le fait pour l'être humain, d'avoir, comme dotation initiale et comme pendant à la pulsion de vie, une pulsion de mort et d'agression, implique que l'affect, qui en est une des modalités consciente d'apparition, soit perçu de façon permanente comme un état. Je propose de décrire cet affect comme une « colère permanente », une colère d'état. Cette colère pulsionnelle est a-objectale, elle n'a pas a priori d'objet sur lequel se fixer. Mais, d'une certaine façon, elle est en recherche permanente d'objet pour déployer sa satisfaction.

L'être humain est, par nature, en colère. Cette colère est une colère pulsionnelle et, du fait de la « poussée constante » qui caractérise toute pulsion, l'être humain est en colère de façon constante. Le destin de cette pulsion, de son affect colérique, comme le destin de l'émotion qui en découle potentiellement, la colère réactionnelle, dépend de l'histoire du sujet. Certains sont plus en colère que d'autres. Certains vivent leur vie en colère et ce fait marque d'un sceau indélébile leur personnalité et les formes de leur apparition sociale.

La colère rentre bien dans le cadre de la « compulsion de répétition », concept dont on sait le rôle charnière qu'il a joué dans le tournant de 1920 en lui permettant d'aller « au delà du principe de plaisir ». L'homme colérique recherche sans fin des situations dans lesquelles il pourra déployer sa colère, sous une forme réactionnelle, qui lui apparaîtra à chaque fois comme nouvelle et justifiée par un événement extérieur, lui permettant ainsi d'oublier qu'elle est la répétition d'expériences anciennes.

Au bout de cette chaîne où se concatènent successivement : pulsion d'agression - affect sous forme de colère pulsionnelle - émotion sous forme de colère réactionnelle, une gamme d'émotions secondaires va s'enclencher, selon les circonstances : indignation, hostilité, animosité, volonté de vengeance, rage, fureur, fureur meurtrière.

Aux deux bouts de la chaîne, la pulsion d'agression prend appui sur la *musculature* et s'y décharge. L'appareil musculaire joue ici un rôle équivalent à celui des orifices pour la pulsion sexuelle.

On pourrait soutenir que cette colère s'exerce *en même temps* sur un objet potentiel et sur l'auteur de cette colère lui-même, par retournement objectal. Freud remarque à ce dernier sujet que :

« Une personne en proie à un accès de rage démontre souvent le passage de l'agression empêchée à l'autodestruction par le retournement de l'agression sur la personne propre : lorsqu'elle s'arrache, les cheveux, se martèle, le visage avec les poings, là où elle aurait manifestement préféré réserver ce traitement à un autre. Une partie de l'autodestruction demeure à l'intérieur en toute circonstance. » page 25, Abrégé

5 - Christopher Marlowe, « La tragique histoire du Docteur Faust » in Dictionnaire culturel de la langue française, page 1649

Cette colère réactionnelle, si elle s'exerce le plus souvent sur un objet réel, peut rester a-objectale, l'objet pouvant n'être ici que le support, le faire-valoir de la colère. C'est notamment le cas dans la vengeance, qui prend pour objet un objet associé à l'objet visé (par exemple le cousin en lieu et place de l'auteur).

On notera que le déclenchement de la colère réactionnelle, dans la mesure où celle-ci s'appuie sur le fond de la colère pulsionnelle, (re)conduit, comme par un effet de boucle, à l'organique, puisqu'elle se traduit par un certain nombre de symptômes somatiques : tachycardie, bouffées de chaleur, oppression thoracique, paresthésies, sensation ébrieuse, dyspnée, sueurs, tremblements, panique, sentiment de perte de contrôle, mobilisation de l'appareil musculaire en vue d'attaquer autrui physiquement, lancer ou détruire des objets.

Issue de l'organique, la colère retourne à l'organique, comme pour le nier, dans un mouvement de destruction et d'autodestruction. Le retour à l'organique vise sa minéralisation, objectif ultime de la pulsion de mort. Comme le dit cruellement George Duhamel : « *la colère me rend malade, elle m'empoisonne. Je respire mal, mon cœur bat au hasard, mes articulations sont pleines de sable, je me sens l'estomac houleux* » (Chronique des Pasquier, page 318).

Des « articulations pleines de sable » ? Voilà qui résonnera aux oreilles de ceux qui souffrent quotidiennement de ce que les anciens appelaient les rhumatismes, maladie qui n'est peut-être que d'apparence somatique... Seraient-ils la maladie de l'homme en colère ?

27 - Une colère non pulsionnelle ?

Ceci posé, reste, au moins une question, qui n'est pas indifférente d'un point de vue clinique. Toute colère réactionnelle (à un événement extérieur⁶) s'appuie-t-elle sur le fond d'une colère pulsionnelle ? La colère est-elle toujours l'expression de l'affect spécifique à la pulsion d'agression ? N'y a-t-il pas une colère « simple » qui échappe aux tumultes de l'inconscient et n'aurait donc rien à voir avec un affect ?

C'est la vision de certains psychologues pour qui « *la colère n'est ni un trouble ni une pathologie psychique, il s'agit d'un sentiment. Un sentiment puissant et très difficile à contrôler. Elle a été décrite par Charles Darwin en 1872 comme une des six émotions primaires, parmi la joie, la tristesse, la peur, le dégoût et la surprise.* »⁷

Trois types de colère pourraient être candidates à un tel échappement.

1 – La colère *simulée*

2 – La colère *instrumentalisée*

3 - La colère « *positive* »

6 - Je laisse ici volontairement de côté les causes extérieures repérées comme habituellement déclenchantes de la colère, comme le sentiment d'injustice, la transgression par autrui d'une règle, d'un tabou, ayant un coût narcissique pour le sujet, la provocation, ou encore la présence d'un obstacle sur la voie d'un désir (voir à ce sujet mon texte « Prolégomènes pour une clinique de l'homicide, Entre surmoi, conscience morale et normes sociales intériorisées, apports croisés de la psychanalyse et de l'anthropologie », oc.

7 - Voir par exemple : Johanna Rozenblum, psychologue clinicienne, in

<https://www.topsante.com/forme-bien-etre/bien-avec-les-autres/colere-causes-types-conseils-652095>

1 – La colère simulée est une feinte, une comédie, destinée à faire peur ou à provoquer un effet. Nous avons l'exemple du « haka », d'origine aborigène, qui se présente comme une colère scénarisée, mimée gestuellement, et qui sert par exemple d'entrée dans le match pour certains clubs de Rugby. Elle se rapproche des scénographies antiques ritualisées où les combattants simulent un accès de colère lorsqu'à l'approche du combat ils font face à l'ennemi. Elle sert aussi bien à provoquer l'effroi chez l'autre qu'à masquer sa propre peur. La « cure chamanique » implique que le sorcier simule lui aussi la colère⁸.

2 – La colère instrumentalisée, lorsqu'en politique par exemple « *l'administration de la colère est opérée par des idéologues froids et calculateurs capables de penser des slogans idéalistes évoquant l'amertume autant que la fierté. Ces « banquiers de la colère », professionnels de la canalisation de cette « lave enragée » et du ressentiment, œuvrent alors obstinément* »⁹. Les porteurs de la radicalité politique, d'extrême gauche ou d'extrême droite, sont coutumiers de la mise en scène instrumentalisée d'une colère feinte, afin de capter la colère et le ressentiment cette fois-ci réellement vécue par leurs auditoires.

Un cas complexe qui est une synthèse de ces deux colères est celui du *Berseker* nordique, ou de l'*amok* asiatique, qui entrent dans une transe colérique qui conduit à la furie meurtrière. Leur colère est la fois simulée, pour semer la terreur, mais aussi instrumentalisée, pour les faire apparaître comme des personnages terrifiants, hors de tout contrôle.

3 – La colère « positive », l'existence d'une colère positive, est une thèse soutenue par plusieurs auteurs, qui font ainsi un départ entre « bonne » et « mauvaise » colère. Remarquons que la tradition philosophique qui prend pour objet la vieille question de la colère, est elle aussi partagée sur ce point entre deux camps : ceux qui soutiennent cette ambivalence de la colère, ceux qui soutiennent que la colère est, dans tous les cas, une mauvaise affaire. C'est le cas de Sénèque et des stoïciens, puis des chrétiens (pour qui, nous l'avons vu, la colère est un péché capital) pour le deuxième camp, là où, par exemple pour Thomas d'Aquin, comme, sur le même registre, pour Pascal, « *se mettre en colère est louable si l'on s'irrite selon la droite raison* ».

Le psychanalyste Jacques Sédats croit reconnaître cette dualité à l'oeuvre dans l'appareil psychique lorsqu'il évoque « *cette double dimension de la colère – destructive ou constructive – que l'on peut observer cliniquement chez l'enfant, puis chez l'adulte, fait écho aux deux types fondamentaux de positions psychiques antinomiques, que Freud a repérés dans le transfert et dans le rapport à l'autre : ce que nous pourrions appeler une logique d'imputation et une logique d'implication* »¹⁰.

Ces trois types de colères relèvent-elles d'une logique pulsionnelle d'agression ? Non. Les deux premières n'en relèvent tout simplement pas car elles sont des simulacres, de la comédie et de l'imitation, la troisième non plus, car il est permis de voir dans ce qui est appelé ici colère « positive » pourrait ne relever *in fine* que de la pulsion d'autoconservation, qui met en œuvre tous les moyens de préservation. Même si, dans ce dernier cas, un nouage de la pulsion

8 - « *L'expression galzuuran böölexe, qui signifie littéralement “chamaniser frénétiquement”, correspond à l'entrée en extase [...], c'est-à-dire en contact avec les esprits. Manžigeev [...] présentant l'expression galzuu böö, “chamane enragé”, comme désignant le chamane en état de furie violente et bestiale, au moment culminant de sa séance ou “extase” [sic], ajoute que cet état est souvent le fruit d'une simulation, destinée à concrétiser le contact avec les esprits. Il faut comprendre que le chamane remplit son rôle de façon plus ou moins convaincante.* », R. Hamayon, *La Chasse à l'âme. Esquisse d'une théorie du chamanisme sibérien*, Nanterre, Société d'ethnologie, 1990, p. 522.

9 - Seca Jean-Marie, *Colère et enragement : la scène publique et le processus*, in *Sociétés* 2011/4 (n°114), pages 95 à 106, Éditions De Boeck Supérieur, page 101

10 - Sédats, Jacques, *Du bon usage de la colère*, in *Études* 2013/11 (Tome 419), page 493

d'autoconservation et de la pulsion d'agression est toujours possible.

Nous sommes parvenus, dans cette approche de l'affect et de l'émotion à plusieurs conclusions :

- La première est que nous vivons en permanence avec le ressenti pulsionnel de notre agression et que celui-ci apparaît sous la forme de la colère.
- La seconde est qu'il est nécessaire de distinguer entre colère pulsionnelle et colère réactionnelle (à un événement)
- La troisième est que la colère pulsionnelle est ici synonyme d'affect spécifique de la pulsion d'agression.

La confrontation avec la colère pulsionnelle, comme affect de la pulsion d'agression, notamment dans le champ de la cure, pose plusieurs problèmes spécifiques qui vont maintenant être abordés.

3 – La confrontation avec l'émotion colérique du patient

Cette partie de mon intervention n'est qu'une ébauche, qui appellera des développements ultérieurs. Dans une approche essentiellement anthropologique, j'ai déjà abordé cette question de la confrontation à la colère de l'autre (donc hors cadre de la cure) dans un ouvrage ancien : *Argumenter en situation difficile, La découverte, 2004*). La question posée ici est celle du psychanalyste confronté à la pulsion d'agression du patient, sous la forme d'un affect de colère.

30 – Quatre situations

Il n'est pas rare, quelque soit la position que l'on occupe, que l'on soit mis en présence d'une personne qui exprime violemment ses sentiments et qui fait preuve de colère et d'agression. On distinguera quatre situations possibles :

1. Nous ne sommes pas l'objet de cette colère et nous en sommes simple témoin
2. Nous ne sommes pas l'objet de cette colère mais la personne nous l'exprime, sous la forme d'un dépôt.
3. Nous sommes l'objet de cette colère sans que nous estimions ou soyons en position de l'avoir provoquée
4. Nous sommes l'objet de cette colère dans le cadre d'une interaction où nous sommes nous même en colère contre la personne

La situation de la cure relève des situations 2 et 3. Dans la deuxième situation, le psychanalyste est dans une situation d'écoute et reçoit l'énoncé d'une colère qui s'adresse à d'autres, au présent ou dans un récit du passé, ou d'une colère que le patient déploie envers lui-même. La troisième situation est celle du transfert, qui peut se traduire par des mouvements d'hostilité envers l'analyste, pris à cette occasion pour un autre.

Dans la cure sont normalement exclues les situations 1 et 4, sauf à ce que l'analyste quitte son rôle, par une cessation de l'écoute ou par une agression en retour. Le basculement dans ces deux situations est une menace permanente qui plane sur le bon déroulement de la cure.

Dépôts d'une colère ou agression de transfert sont la manifestation d'une pulsion d'agression

mobilisée à cette occasion par l'analysant, sous la double forme de représentations langagières ou d'affects menaçants.

31 - L'analyste face à la colère

La question posée ici est donc celle de la position et de la réaction de l'analyste, confronté à ce flux d'affects à type de colère auxquels il est exposé, qu'il en soit la cible objectale ou non.

Si l'on veut bien admettre que la cure est aussi la mise en relation de deux inconscients ou une sorte de « ça à ça », l'exposition à la colère de l'analysant pose le problème de l'histoire propre que l'analyste entretient aux différents destins qu'a connus sa propre pulsion d'agression, et de façon plus générale, sa pulsion de mort.

On le sait, d'une façon générale, une des causes de la colère, du déclenchement de la colère réactionnelle, est la confrontation, notamment sous l'angle des affects, à la colère de l'autre. L'exposition de l'analyste aux affects colériques vient le chercher en un lieu où, pour le dire trivialement, il a plutôt intérêt à « être au clair », s'il ne veut pas basculer lui-même.

L'existence possible de pulsions d'agression archaïques mal intégrées ou non intégrées dans l'histoire psychique de l'analyste (comme par exemple par échappement du nouage avec la libido, par laxisme des parents, ou par indigence du surmoi) le place en position délicate, car il risque de basculer dans le processus fusionnel propre aux affects à type de colère.

Cette situation l'engagerait dans la sortie de l'écoute (pour se protéger), ou dans une posture agressive vis à vis de l'analysant, dont on imagine les conséquences potentiellement dévastatrices. Elle le placerait en position de fusion, antagoniste avec la distance professionnelle nécessaire. Ce serait en quelque sorte l'équivalent, du côté de la pulsion de mort, de céder à tentative de séduction de l'analysant, du côté de la pulsion de vie...

Pour tenter d'analyser cette situation, je voudrais partir du postulat général que la confrontation à la colère de l'autre provoque *toujours* une réaction, notamment (voire principalement) émotionnelle chez celui qui en est témoin ou destinataire. Cette réaction se manifeste par un certain nombre de signes, que l'on pourrait dire avant-coureur. Je voudrais ici, de façon non exhaustive évoquer deux de ces signes.

Le premier concerne la possibilité d'une mauvaise interprétation, voire d'une hallucination dans le regard que l'on porte sur la colère de l'autre et sur l'écoute qui en découle. Le deuxième concerne le déclenchement d'une réaction somatique, de la part de l'écouter, comme prolégomène d'un possible départ colérique en retour.

32 – La main rouge

Le premier de ces signes a été repéré par Jean Bergeret, dans la description qu'il fait d'un cas clinique. Recevant un jeune homme dans le cadre d'une consultation hospitalière, il se trouve confronté à des descriptions et des énoncés particulièrement violents qu'il analyse comme relevant de « conflits violents fondamentaux (...) dont les fixations relationnelles de mode très primitif sont demeurées assez intenses » :

« En réaction à sa présentation, je suis moi-même surpris de lui demander « qu'avez-vous à la main ? ». Il vient de se passer en effet un phénomène assez curieux ; mon écoute associative a perdu soudain le fil raisonnable du perceptif et je me suis laissé entraîner par la violence du propos du côté d'une communication des imaginaires de mode vraiment hallucinatoire : la main de Clément m'est apparu comme rouge (...) Mon impression brutale avait correspondu à du sang qui serait resté sur cette main ; et quand je m'interrogeais aussitôt pour savoir quel sens j'avais pu donner à ce sang, je me répondais qu'il aurait pu s'agir tout autant d'un crime que d'un suicide, c'est-à-dire de la mort des parents de Clément, tout aussi bien que de sa propre mort (...) Je voudrais cependant utiliser cet exemple pour mieux comprendre, et si possible surtout bien négocier les réactions associatives hallucinatoires plus ou moins conscientes que peuvent voir naître en eux à tout moment les gens les moins sanguinaires (...) quand ils se trouvent placés dans une situation personnelle, familiale ou sociale, qui les conduit à recevoir un message affectif violent n'ayant rien d'objectivement agressif (et souvent rien de spécifiquement objectal les concernant particulièrement) » Jean Bergeret, La violence fondamentale Dunod, 1984, page 164

Il y aurait beaucoup à dire sur la question du « sang sur les mains », indicateur par exemple de culpabilité et associé à l'obsession dans la tragédie de Shakespeare. L'association de la colère avec l'erreur d'interprétation et l'hallucination est un phénomène bien connu en criminologie, de nombreux meurtriers avouant s'être trompé, sous l'empire de la colère, sur l'identité ou les motivations de leurs victimes.

La « main rouge » comme hallucination (ou fantasme) du thérapeute peut s'interpréter ici du côté de la représentation propre à la pulsion d'agression.

33 – Une alerte venue de l'organique

Le deuxième signe d'alerte est cette fois-ci du côté de l'affect, quand l'émotion réactionnelle provoquée par la présence de la violence (objectale ou non, transférentielle ou non) vient provoquer, chez l'analyste, une émotion d'état, sous la forme d'une colère pulsionnelle. Celle-ci émerge, quand, au détour de l'écoute, émergent – souvent brutalement – les signes somatiques connus de la colère, tachycardie, bouffées de chaleur, dyspnée, etc... Le problème est qu'à ce stade, il est souvent trop tard, et que le fait qu'il est « hors de lui », ou plutôt que sa pulsion soit « hors de lui », est devenue très visible.

C'est que le « ça à ça » a fonctionné là sans filtre. Et c'est surtout l'indicateur que le destin de pulsions violentes archaïques chez l'analyste les a conduit à un échappement suffisant pour les éloigner de tout nouage pulsionnel salvateur. Et le voilà, stricto sensu, au même niveau que l'analysant.

En conclusion, il ne suffit donc pas de comprendre, du point de vue de la cure, l'émotion dans sa réalité réactionnelle, sociale en quelque sorte, il faut aussi la comprendre dans son articulation avec la réalité pulsionnelle de la personne. Là où la psychothérapie s'arrête à l'émotion réactionnelle, la psychanalyse descend plus profondément, dans le domaine de l'émotion pulsionnelle. C'est le risque que prend la psychanalyse, à rebours de la psychothérapie, qui elle tend à sa purgation, à laisser la violence s'installer au cœur de la cure.

La question mériterait là d'être creusée plus avant.

Annexe : La colère représentée chez Jérôme Bosch

Le peintre Jérôme Bosch (1475-1480) donne une représentation de la colère, comme détail de la toile dite des « Sept péchés capitaux ».



Pourquoi, mettant en scène la colère du personnage de droite et sa tentative d'agression contre le personnage de gauche, qui ne fait que se défendre, le peintre introduit-il un troisième personnage, la femme, dont le rôle apparent ici est de retenir les coups qui seraient autrement portés ?

Du point de vue de la psychanalyse, on serait tenté d'y voir une représentation oedipienne, dans une scène très condensée, qui, si on la déplie temporellement, se déroulerait ainsi :

- *Le père (à gauche) s'oppose, l'air sévère, avec son couteau castrateur, aux excès pulsionnels de son fils (personnage sans chapeau, sans chaussure, et sans manteau, comme pour signifier sa nudité initiale d'enfant).*
- *Ces excès se caractérisent par la boisson (le pot de vin, ou de bière) et l'attitude de proximité équivoque envers la mère (la femme du tableau).*
- *En réaction à cette opposition, le fils sort à son tour le couteau (qui, lui, a un fourreau visible et extérieur, contrairement à celui du père), dans un accès de colère contre le père, qui, lui, drapé dans sa toge, ne paraît pas en colère.*

- *Cette colère du fils est retenue par la mère, qui l'attrape à la fois par la ceinture, en lui abaissant, et par le manche du couteau. La disposition des corps respectifs fait penser à une pieta, confirmant ainsi le rôle de mère de la femme.*

La scène pourrait bien figurer la colère initiale, la première colère, du petit enfant (conformément à une certaine tradition picturale, l'enfant est représenté sous une forme adulte), restreint dans ces pulsions et développant à cette première occasion son penchant originel à l'agression.